

DONNER LA VIE EN CONTEXTE ÉTRANGER : L'« INQUIÉTANTE MATERNITÉ » DANS *THE NAMESAKE* (2004) DE JHUMPA LAHIRI

Ahmed MULLA

L'acte d'écrire a souvent été comparé, non sans raison, à la mise au monde d'un enfant. Le terme « gestation » est souvent employé par les auteurs, qu'ils soient femmes ou hommes. Déjà ce mot subit un glissement sémantique lorsqu'il s'agit de littérature, puisqu'il ne définit plus un phénomène physiologique à proprement parler mais bien une opération psychologique. Au niveau culturel, la phraséologie littéraire reprend également le vocabulaire qui a trait au lien qui peut exister entre parents et enfants ; et c'est ainsi que nous pouvons trouver les notions de filiation, de contrôle ou d'impossibilité à exercer ce contrôle, ou enfin de transmission.

S'il est vrai que lorsqu'un auteur se met à transcrire son imaginaire, son monde intérieur, il donne effectivement naissance à un univers fictionnel personnel, il n'en demeure pas moins qu'à travers la publication de ses écrits celui-ci prend, en quelque sorte, à son tour véritablement naissance. Dans ce cadre, et à l'instar de ce qui se produit avec les enfants, les premiers mots prononcés ne sont guère les fruits du hasard et peuvent même apparaître comme symptomatiques. À ce titre, les premiers écrits de Jhumpa Lahiri nous interpellent particulièrement, car ils mettent précisément en scène la mise au monde d'un enfant.

Toutefois, alors que cette thématique a inspiré nombre d'écrivains de tous les temps et de tous les lieux, il peut s'avérer judicieux d'étudier l'apport de cette jeune nouvelliste et romancière à l'heure de la globalisation, c'est-à-dire au moment où différentes temporalités entrent en contact et où les aires culturelles s'entrecroisent.

On pourrait s'interroger sur la façon dont la femme déracinée aborde ce cap déterminant dans son existence, et si le fait d'être immergée dans un autre environnement culturel est propice ou pas à une certaine émancipation en ce domaine.

* * *

À cet égard, Jhumpa Lahiri, écrivaine américaine d'origine indienne, fait appel au thème de la maternité lorsqu'elle entame sa carrière littéraire par la publication de sa première nouvelle dans la revue américaine *The New Yorker*. En effet, même si cette fiction traite plutôt des conséquences d'une gestation non-aboutie, puisqu'il en résulte un enfant mort-né, la nouvelle intitulée « A Temporary Matter », « Un dérangement provisoire », place en son cœur obscur la fascination précoce de l'auteure pour ce sujet.

Par la suite, Jhumpa Lahiri fait débiter l'unique roman qu'elle a publié à ce jour, et qui s'intitule *The Namesake*, *Un nom pour un autre*, par la description d'une femme du sous-continent indien, récemment immigrée aux États-Unis, durant les dernières semaines de sa grossesse. Si cette période est, pour elle, l'occasion de se rendre compte de son isolement de façon accrue, la véritable épreuve survient lorsque ce personnage, prénommé Ashima, se retrouve à la maternité. « On lui demande de troquer son sari en soie de Murshidabad pour une chemise de nuit en coton fleuri qui, découvre-t-elle non sans un certain embarras, ne lui arrive qu'aux genoux » (*Un nom pour un autre* 13)¹. La gêne ressentie par la future mère montre clairement qu'elle est conditionnée pour être entièrement vêtue en permanence. Le fait de se retrouver dans une tenue autre que le sari, elle ne l'a jamais envisagé. C'est un imprévu, qui a pour conséquence de la déstabiliser. Etant tout à coup obligée de déroger à son habitude de porter le sari, elle a l'impression de ne pas être vêtue. L'embarras dont il est question est en fait un sentiment de honte. Ce que la chemise de nuit ne recouvre pas est indubitablement exposé au regard des autres. Alors que le sari lui donne l'impression de la prémunir contre ce type d'intrusion, elle se retrouve d'un coup exhibée à la vue de tous. Sa honte provient aussi du fait qu'elle est, à cette occasion, dans l'impossibilité de cacher son corps, comme l'exigent les conventions qu'elle a intégrées (Mulla 567). Cependant, son accouchement ne dépend pas entièrement d'elle ; elle doit s'en remettre au corps médical et, par conséquent, elle doit se soumettre au protocole de celui-ci.

1 « She is asked to remove her Murshidabad silk sari in favor of a flowered cotton gown that, to her mild embarrassment, only reaches her knees » (*The Namesake* 2).

À sa manière, Jhumpa Lahiri emploie la technique du décalage, de la surprise et de la mise à distance, afin de nous montrer que, pour ses personnages, mettre au monde confronte la future mère à des états d'âme peu communs. L'enfantement vécu comme une source d'angoisse est sans doute un invariant universel. Sans minimiser cette peur, puisqu'elle l'évoque par ailleurs, la romancière déplace la source de la gêne sur un autre terrain : celui du tabou culturel.

Ce moment liminal et inédit pour le personnage d'Ashima constitue une expérience pour laquelle elle n'a pas été préparée, à la différence sans doute de tout ce qu'elle a pu connaître jusque-là, dans un monde traditionnel où tout est, pour reprendre un terme médical, prescrit à l'avance. Loin des siens, puisqu'elle est en exil, elle n'a pas d'autre ressource qu'elle-même pour faire face à cet inconnu qui l'assaille. Il s'agit d'elle-même, certes, mais là encore il est question d'une part d'elle qui n'a pas eu l'occasion ou n'a pas pu s'exprimer jusqu'à présent. Alors, malgré le caractère troublant de l'expérience, celle-ci se révèle être, toutes proportions gardées, un passage initiatique où la femme, sur le point de donner la vie à un autre être, parvient en quelque sorte à se concevoir elle-même comme autre². Autrement dit, en étant obligée de troquer son sari contre une blouse d'hôpital, elle subit l'équivalent d'un transfert culturel, identitaire, et se démultiplie à l'occasion.

En employant l'expression « troquer », le traducteur français³ semble anticiper les intentions de la romancière Jhumpa Lahiri, dans la mesure où il rend compte des emprunts auxquels le personnage d'Ashima aura à recourir dans des circonstances futures de sa vie d'exilée. Cependant, les ajustements auxquels elle se plie plus ou moins volontairement par la suite n'ont pas le caractère insoutenable de cette première mise en contact avec la société américaine. Aussi anecdotique et symptomatique qu'elle puisse paraître, cette confrontation avec un monde autre que celui de son foyer, avec cet univers régi par un certain cartésianisme occidental, par un détachement propre à la pratique médicale, se fait en un lieu où, par définition, surgit le nouveau, le vivant.

2 L'acte médical qui consiste à aider une femme à accoucher ne peut être envisagé comme un rite de passage en soi, car on ne peut attribuer à l'institution hospitalière américaine l'intention d'acculturer la patiente étrangère. Cependant, pour toute femme qui donne la vie, l'expérience se révèle sans conteste être la plus initiatique qui soit, dans le sens où elle concrétise *a minima* le passage du statut de femme à celui de mère.

3 À partir de *The Namesake*, Bernard Cohen devient le traducteur attitré, et virtuose, des œuvres de Jhumpa Lahiri.

Et ce surgissement, tel que le décrit Jhumpa Lahiri, se produit dans des circonstances proprement insoutenables, comme nous le soulignons, car l'enfantement constitue, au moment où il se réalise, un événement auquel aucune femme ne saurait résister. Autrement dit, le caractère urgent et inévitable de l'avènement imminent de l'enfant dépossède la future mère de tout contrôle et de toute contenance.

Puisqu'elle est soumise à des préoccupations auxquelles elle ne saurait et ne pourrait éviter de se soumettre, auxquelles elle ne pourrait se soustraire, le personnage d'Ashima est contraint à se plier aux impératifs d'un univers immaculé, aseptisé, stérilisé. Il n'existe pas, en la matière, et en la circonstance, de droit de rétractation. La seule renonciation qui peut avoir lieu est celle que l'on s'inflige à soi-même, à ses principes, à ses croyances.

La maternité en tant qu'espace social est perçue comme le lieu de l'ouverture, du passage, de la transmission. On peut légitimement se demander si, au niveau de l'identité, elle ne fait pas office de scène de l'éclatement. Dos au mur, ou presque, la femme issue d'une culture autre, *a fortiori* d'une tradition qui fait de la plus ou moins grande dissimulation du corps féminin une pierre de touche, n'a plus le choix. En étant dans une situation où elle ne peut se dérober, elle se voit obligée, en enfilant la chemise de nuit réglementaire, d'accepter que le corps médical lui dérobe une part de son intimité, de son identité. Nous employons à dessein ce verbe car, rappelons-le, étymologiquement, dérober signifie « dépouiller », autrement dit priver un individu de ce qui peut lui apparaître comme son bien le plus précieux. Plus figurativement, l'hospitalisation se traduit, à un degré négligeable certes, par l'opération qui consiste à débarrasser le patient de son masque social pour n'en retenir que l'enveloppe corporelle, seul élément à soigner ou à traiter.

Or, chez Jhumpa Lahiri, l'individu se définit de manière essentielle par la façon dont il se positionne dans le champ social ou culturel. Dans ce contexte, l'échange qui se produit, le troc dont il est question, prive la femme indienne de la « sécurité » d'un vêtement qui l'ancre dans une tradition séculaire et *a priori* immuable.

Le vêtement, mais aussi le lieu où Ashima s'est posée, c'est-à-dire son foyer, sont les attributs physiques de son identité. C'est à l'intérieur de ces cadres culturels qu'elle se sent en sécurité et en accord avec elle-même. Dans la langue allemande, le mot *Heimlich* recouvre ce

qui a trait à la maison et ce qui est familier. De manière emblématique, le concept d'« inquiétante étrangeté », initié par Sigmund Freud, prend son origine et sa substance à partir du mot allemand *Unheimlich* qui, au contraire, signifie littéralement étranger à la maison, à ce qui est familier ou intime (Freud 47-54). L'on comprend dès lors que ce qui apparaît comme étranger, peut parfois faire naître le sentiment de terreur. « [C]e qui est nouveau devient facilement effrayant et étrangement inquiétant ; telle chose nouvelle est effrayante, toutes ne le sont certes pas » (*ibid.* 45). Pour le personnage d'Ashima, la gêne occasionnée par le port d'un habit *Unheimlich* tient précisément dans le degré d'étrangeté qu'il revêt par rapport à la tenue dans laquelle elle a l'habitude de se draper.

On peut supposer que cette jeune femme s'est fait une opinion au sujet des vêtements que portent les Américaines qu'elle croise dans la rue, et qu'elle ne s'est jamais imaginée avoir à en faire usage. Et la voilà obligée d'enfiler cette chemise de nuit qui déroge aux règles vestimentaires auxquelles elle semble adhérer. C'est peut-être en raison d'un jugement péjoratif des modes vestimentaires occidentaux, mais aussi d'un attachement fervent à son habit coutumier, qu'Ashima a l'impression de ne pas y gagner au change. À cet égard, le port d'un vêtement qui découvre une partie de son corps qu'elle juge devoir à jamais demeurer invisible, fait naître en elle un sentiment de reniement.

Si l'on se fie à la description que nous en donne Jhumpa Lahiri, aux États-Unis, les spécificités culturelles ne semblent guère être prises en considération par le milieu médical. Dans son étude sur les rites et les croyances liées à la naissance à l'île de La Réunion, l'anthropologue Laurence Tabuteau-Pourchez insiste sur l'existence d'une « incompréhension » entre milieu hospitalier et milieu traditionnel (Tabuteau-Pourchez 101). Nous pouvons ajouter que le fait d'ignorer, sciemment ou pas, un élément qui peut cristalliser l'identité culturelle d'un individu peut avoir une portée considérable pour celui-ci. Revêtir la chemise de nuit « inhospitalière » de la clinique revient à opérer une césure avec son appartenance culturelle d'origine, qui n'est pas moins contraignante. Et, il faut l'avouer, même si cela ne fait pas partie de ses objectifs, la clinique américaine devient le lieu de la transaction culturelle, l'espace de transition qui, en obligeant Ashima à quitter son habit immuable, en fait momentanément un interdit. De façon symbolique, cette jeune femme est amenée à envisager le fait que dans cette société les

compromis sont une nécessité. À partir de cet instant, l'idée d'adaptation doit cesser d'être un tabou pour elle.

Toutefois, le malaise suscité par le port d'un habit de fortune ou de circonstance ne saurait dissimuler l'angoisse qui taraude cette femme et qui a trait, cette fois, à l'acte même de mettre au monde un enfant. Cette peur intrinsèque, elle la connaît depuis des mois. Mais elle ne tient pas, comme on aurait pu s'y attendre, à l'appréhension ressentie face au péril que peut représenter le fait d'accoucher.

Plus que la souffrance – elle sait qu'elle y survivra, d'une manière ou d'une autre –, c'est le résultat qui la hante. Devenir mère en terre étrangère . . . [C]e qui la terrifie, c'est de devoir élever son enfant dans un pays qu'elle connaît si peu, où elle n'a pas de famille et où son existence paraît tellement provisoire et limitée (*Un nom pour un autre* 16-17)⁴.

La perspective de donner la vie à son enfant dans un pays avec lequel elle n'a pas encore développé d'affinités gâche la joie que connaît Ashima lorsqu'elle prend conscience qu'elle va devenir mère. La maternité est comparable à l'exil, dans le sens où elle représente une métamorphose identitaire liée à un changement d'état -- qui n'est pas forcément volontaire ou souhaité. Avec la naissance d'un enfant, on passe du statut de femme à celui de mère. Ensuite, la question de savoir si cette femme adopte l'état d'esprit d'une mère reste en suspens.

En effet, la grande interrogation qui se présente à ceux qui sont sur le point de devenir parents tient à ce dilemme fondamental : s'agit-il de transmettre ce que l'on a soi-même plus ou moins reçu en héritage, ou faudrait-il, au contraire, envisager la contribution parentale comme une incitation à se propulser vers l'avenir ? Ce qui semble inquiéter Ashima est cette rupture du « cordon ombilical » qui la relie à son univers d'origine. Elle donne l'impression de vouloir répercuter son propre malaise identitaire de déplacée sur son enfant, alors même que celui-ci n'est pas encore venu au monde. Cet attachement symptomatique à un univers qui, quoi que l'on

4 « It's not so much the pain, which she knows, somehow, she will survive. It's the consequence: motherhood in a foreign land . . . [S]he is terrified to raise a child in a country where she is related to no one, where she knows so little, where life seems so tentative and spare » (*The Namesake* 5-6).

dise, appartient désormais au passé, traduit un repli identitaire qui semble peu propice à l'épanouissement de l'enfant à naître.

L'opinion qu'elle s'est forgée au sujet des États-Unis, son pays d'accueil, comme étant un lieu dépourvu de tout ce qui lui paraît essentiel, ainsi qu'elle le définit, renvoie à l'idée qu'il n'est pas apte à procurer un semblant de plénitude à son futur enfant. On peut également lire dans ce constat un aveu de sa propre impuissance, car cette femme qui reconnaît en savoir « si peu » au sujet de sa patrie d'adoption perçoit, de manière intuitive, que sa méconnaissance peut être préjudiciable à sa progéniture.

En ce sens, la mère n'est pas forcément pourvoyeuse ; elle peut se révéler constituer un risque, ou du moins un obstacle, au bien-être identitaire de celui qu'elle aura mis au monde. Ashima a raison de se focaliser sur ses propres insuffisances. En cela, elle est lucide. Son incapacité à s'intégrer à sa nouvelle patrie la fragilise (Mulla 450), et rend l'accueil de son enfant problématique, car comment pourra-t-elle l'initier à un monde dont elle ne détient pas les clés ?

Malgré tout, son diagnostic paraît faussé, car elle associe son désarroi à l'absence de sa famille. Cette importance accordée à une entité symbolisant le passé illustre, s'il en était besoin, son désir forcené de demeurer dans l'univers familial, ou *Heimlich*, et même d'y maintenir son enfant.

Même s'il s'agit d'une première expérience pour elle, Ashima n'est pas censée ignorer comment les choses se déroulent en Inde. Elle a forcément observée la grossesse des autres femmes d'un œil intéressé, avec l'idée qu'elle serait elle-même concernée par un tel phénomène. En Inde, la femme est traditionnellement très entourée par les membres féminins de la communauté, cela tout au long de son existence. Ce contrôle et cette assistance sont plus prononcés au moment où la femme est sur le point de devenir mère. On lui fait alors part de conseils et elle se retrouve associée à des prières et des cérémonies spécifiquement dédiées à la circonstance. De plus, on la met en garde contre les dangers qui pourraient affecter son enfant et elle-même, et on la fait se plier à des rites destinés à les préserver du mauvais œil.

Ashima a dû vivre tous ces rites en tant que témoin, et elle a pu se faire une idée précise de ce qu'est la maternité. Elle se rend compte à présent que son exil la prive de cette assistance communautaire et familiale.

Hormis le fait que cette réalisation accentue son sentiment de solitude et d'isolement, elle met en exergue la déperdition culturelle dont elle est la victime à ce moment-là. Car, en réalité, la vigilance communautaire qui peut s'exprimer dans ce type de situation, toutes les attentions accordées à la femme enceinte, font office, pour le coup, de véritables rites d'initiation. Au-delà du soutien moral et affectif qui peut exister, se joue également la transmission de la tradition ancestrale.

Sigmund Freud pose comme préalable à la survenue de l'inquiétante étrangeté la propension avérée de l'inconscient à se manifester par le biais d'une série de répétitions.

[D]ans l'inconscient psychique règne, ainsi qu'on peut le constater, un "automatisme de répétition" qui émane des pulsions instinctives, automatisme dépendant sans doute de la nature la plus intime des instincts, et assez fort pour s'affirmer par-delà le principe du plaisir (Freud 68).

On peut supposer que, chez Ashima, le désir de réitérer les rituels qui ont cours en Inde est bien présent, qu'il est même davantage exacerbé par la situation d'exil. Mais, on le voit bien dans sa plainte, ce désir se heurte à l'absence d'une communauté identique, d'une famille, en mesure de lui apporter ce cadre culturel et rassurant.

Toutefois, ce souhait de perpétuer à nouveau des rites anciens témoigne, en filigrane, d'une soumission acceptée à un mode de vie ancestral, où le libre-arbitre de la femme ne s'exerce jamais. En cela, en la reconnaissance instinctive et inconsciente d'une renonciation à sa faculté de choisir pour elle-même -- renonciation que l'on peut qualifier de refoulement -- surgit le sentiment d'inquiétante étrangeté.

Dans le même mouvement, se dessine une autre angoisse. En effet, donner la vie représente aussi le fait d'accorder un prolongement à la lignée des ancêtres. Mettre au monde, c'est « reproduire » en quelque sorte un patrimoine génétique et, au-delà, un patrimoine culturel. Or, si Ashima peut souhaiter inculquer à son enfant les valeurs qu'elle a elle-même reçues en héritage, il est fort probable que se joue en elle une résistance inconsciente. En réalité, sans peut-être s'en rendre compte, son exil l'a déjà

divisée. Sa psyché oscille en permanence entre patries d'origine et d'adoption.

Ce tiraillement intérieur interroge le bien-fondé de son désir de répétition. « Nous sommes préparés par tout ce qui précède à ce que soit ressenti comme étrangeté inquiétant tout ce qui peut nous rappeler cet automatisme de répétition résidant en nous-mêmes » (*ibid.* 68). À ce moment de son existence, sa pulsion qui la maintient dans l'univers des traditions lui apparaît sans doute comme malsaine. D'une certaine manière, elle se trouve dorénavant déterminée par un nouvel espace culturel, en dépit du fait qu'elle a du mal à l'admettre et à l'accepter. Cependant, cette entité agit irrémédiablement sur elle. Pour cette raison, il est probable qu'en son for intérieur, Ashima ressent son souhait de répéter le passé comme quelque chose d'inapproprié.

L'angoisse naît alors de cet écartèlement qui se joue entre la culture des ancêtres, qu'il est de son devoir de réitérer, et la société dans laquelle va évoluer son enfant. L'inquiétante maternité surgit dans cette incapacité à décider, dans cette peur de répéter un monde, ou le refoulement qu'il nous inspire. Ashima perçoit, et elle aura l'occasion de l'observer de manière plus précise à l'avenir, que sa progéniture sera inmanquablement attirée par le monde dans lequel celle-ci aura vu le jour. De ce fait, son angoisse est liée à l'impossibilité pour elle de concilier deux mondes diamétralement opposés, celui des ancêtres indiens et celui de ses enfants se considérant Américains avant tout.

Malgré tout, si l'on se réfère de nouveau à la scène de la clinique, il apparaît de façon indéniable que, par-delà son angoisse, Ashima est obligée de composer avec l'ensemble complexe de ses différents héritages culturels. Dans un de ses romans les plus célèbres, pour des raisons qui ne tiennent peut-être pas forcément à des qualités littéraires, Salman Rushdie énonce l'idée selon laquelle « [p]our renaître, . . . il faut d'abord mourir » (Rushdie 13). Nous pourrions envisager cet axiome sous un jour différent, en avançant la conviction que pour faire naître, il est également nécessaire de mourir jusqu'à un certain point. Pour une femme, il est certainement indispensable d'accepter la fin d'une forme d'identité pour accéder à de nouvelles modalités de vie. La maternité constitue une perte dans la mesure où l'enfant qui faisait partie intégrante de soi est irrémédiablement destiné à se séparer, à s'éloigner. Cependant, l'expérience

maternelle peut également être perçue comme un aboutissement, dans le sens où lorsque cette part de soi devient finalement autre, la communication avec cet autre, que l'on persiste à considérer comme une partie ou une image, un reflet de soi, devient enfin véritablement possible.

5

* * *

En guise de conclusion, nous pouvons souligner le fait que, chez Jhumpa Lahiri, l'enfantement s'accompagne véritablement d'une inquiétante étrangeté dans la mesure où cet événement fait figure de rendez-vous avec soi-même en terre inconnue, une terre perçue en outre comme hostile. On pourrait même parler d'inquiétante maternité tant le fait de devenir mère en contexte étranger est problématique. L'avènement du nouveau met en exergue de manière aigüe la permanence latente d'un monde ancien qui se refuse à disparaître complètement. Pour autant, dans le monde globalisé d'aujourd'hui, la confluence du Nord et du Sud, de l'Occident et de l'Orient, de l'ancien et du nouveau, peut rappeler l'inquiétante étrangeté historique des sceptiques ; mais elle ne peut nous laisser ignorer que de ces entrecroisements naissent toujours de nouveaux mondes. Et, faut-il le rappeler ici ?, de par sa capacité à surmonter cette inquiétante maternité, la femme exilée est celle qui ouvrira la voie vers de nouvelles Renaissances.

OUVRAGES CITÉS

FREUD, Sigmund -- *L'Inquiétante Étrangeté*, Grenoble : Profil -- Textes Philosophiques, 2008.

LAHIRI, Jhumpa -- *Interpreter of Maladies*, London: Flamingo, 2000.

LAHIRI, Jhumpa -- *The Namesake*, London: Harper Perennial, 2004.

5

- LAHIRI, Jhumpa -- *L'Interprète des Maladies* (traduit de l'Américain par Jean-Pierre Aoustin), Paris : « Folio » Gallimard, 2003.
- LAHIRI, Jhumpa -- *Un Nom Pour un Autre* (traduit de l'Américain par Bernard Cohen), Paris : « Pavillons » Robert Laffont, 2006.
- MULLA, Ahmed -- « Conflits identitaires dans la fiction de Jhumpa Lahiri », thèse de doctorat, dirigée par Alain Geoffroy, Saint-Denis de La Réunion : Université de La Réunion, 2012.
- RUSHDIE, Salman -- *Les Versets Sataniques*, Paris : Plon, Pocket, 2009.
- TABUTEAU-POURCHEZ, Laurence -- « Grossesse, naissance et petite enfance à La Réunion : rites et croyances », mémoire de DEA en anthropologie, dirigé par Bernard Chérubini, Saint-Denis de La Réunion : Université de La Réunion, 1995.